

Deuxième recueil d'écrits d' Asli Erdoğan

« Entre mon vrai visage et son reflet dans la vitre, le temps et le néant, parmi tout ce qui ne peut-être dit avec des mots... Je suis là, à cette heure sombre où j'aurais souhaité être ailleurs, dans un autre temps. Je suis dans la nuit, toujours la même, infinie, la nuit ambrée... »

Aslı Erdoğan, *Je t'interpelle dans la nuit*,
traduit du turc par Esin Soyal-Dauvergne,
éditions MEET, 2009

Nous continuons. Parce qu'il faut défaire le silence des prisons turques où ceux qui s'opposent à une politique de la haine sont enfermés par milliers. Nous voulons leur liberté immédiate et faire entendre la voix de celle qui écrit, enfermée parmi eux. Par ses livres et ses chroniques dans la presse, Asli Erdoğan est devenue la voix des sans-voix, la voix des réfugiés qui s'amassent par millions dans les camps turcs, la voix des sans-abris et des minorités, la voix des Kurdes que l'Etat turc veut condamner au cimetière. Nous refusons. Et les écrits d'Asli, nous continuerons de les dire à voix haute, les crier s'il le faut, jusqu'à sa libération définitive.

Ce deuxième recueil est un geste d'insoumission. Nous sommes nombreux à refuser l'emprisonnement de ceux qui écrivent envers et contre toutes les violences d'un Etat devenu meurtrier. Nous n'allons pas regarder en silence. Nous ferons entendre la parole d'Asli Erdoğan partout où la parole est encore libre.

Ricardo Montserrat & Tieri Briet,
le 18 novembre 2016.

Trois fragments de *La Ville dont la cape était rouge*

Ce livre a été publié en 1998 en Turquie, puis en France en 2003, aux éditions Actes Sud. Le début de l'histoire peut se résumer ainsi : Ozgür, une étudiante istanboulite, arrive un jour à Rio en pensant loger chez un universitaire. Un taxi la conduit à l'adresse indiquée, où, malheureusement, on ne l'attend pas. Seule dans cette ville débordante de sensualité mais aussi de terreurs, elle décide de rester.

« Elle avait croisé la mort à chaque coin ; une mort engraisée, vorace, capricieuse s'était infiltrée dans chaque mot qu'elle avait écrit. Pourtant, ce qu'elle pourchassait dans les labyrinthes sombres, c'était autre chose. Ce qu'elle cherchait dans les favelas misérables, dans les regards voilés des sans-abri, au-delà des masques de carnaval... La passion désespérée du corps pour la vie, plus vieille et plus puissante que tous les mots. »

« Au début, elle s'était réfugiée dans la littérature, son amie de toujours ; elle avait cherché un écrivain qui puisse éclairer la nuit qui régnait en elle et qui devenait de plus en plus profonde. »

« Un écrivain avait dit : « Pour connaître l'homme, il faut aller loin. » Ce n'est qu'après être allée si loin qu'elle en savait plus sur les Latinos : « *No ire foras...* » (Ne va pas dans le lointain, la réalité est au fond de toi.) Il fallait peut-être franchir l'enfer pour pouvoir renaître, traverser les tropiques dangereux, infernaux, tristes...

Elle avait rejeté « le monde » qu'on lui avait offert : elle avait rassemblé toutes ses forces dans un seul but. Attraper Rio de ses mains, comme un papillon, et l'enfermer dans ses propres mots sans la tuer. *La Ville dont la cape est rouge* était née.

Asli Erdoğan, *La Ville dont la cape est rouge*,
traduit du turc par Esin Soyal-Dauvergne, Actes Sud, 2003

Deux pages de *La Ville dont la cape est rouge*

LE FOU DE SANTA TERESA

Après un certain point, on ne peut plus revenir en arrière. C'est ce point qu'il faut atteindre.

KAFKA

Au début, la pauvreté, qui était la condition majeure du vagabondage, était entrée petit à petit dans sa vie ; pareille à une tumeur métastatique envahissant sournoisement tout le corps, elle l'avait surprise soudainement. Lorsqu'elle avait été renvoyée de l'université, elle espérait enseigner l'anglais dans l'une de ces centaines d'institutions répandues aux quatre coins de la ville. Mais ses calculs étaient faux. Tous les postes étaient occupés soit par des Américains vacanciers ou aventuriers, soit par des professionnels ayant passé leur vie à l'enseignement de l'anglais. Personne n'avait confiance en cette femme qui venait d'un pays inconnu. Pendant tout le mois de janvier où la température atteignait quarante degrés à l'ombre, elle prenait les bus bondés, où régnait une mauvaise odeur : elle parcourait toute la ville, en écrivant différents CV, du matin jusqu'au soir parmi des gens exténués de fatigue. Elle avait eu des entretiens sans résultat avec des responsables chics et arrogants. C'étaient de jeunes professionnels pour qui le fait d'être professeur d'anglais était la tâche la plus importante du monde – il en était de même pour tout ce qu'ils faisaient -, ils étaient amoureux de leur carrière et, comme s'ils voulaient montrer leurs pommes d'Adam, ils redressaient leurs mentons vers le haut. Ils analysaient d'un seul regard la femme au teint blafard qui se tenait en face d'eux, la situaient en voyant son sac déformé, ses talons usés, ses cheveux décoiffés. Après de longues démarches, elle parvint à trouver un poste, mais fut aussitôt renvoyée pour n'avoir pas coopéré avec les élèves et avoir gardé ses manières de professeur d'université. Finalement, avec beaucoup de difficultés, elle trouva quelques élèves ; la plupart étaient des ingénieurs fatigués d'être seuls, qui avaient des rapports incestueux avec leurs ordinateurs, et leur désir d'apprendre l'anglais disparaissait aussitôt la première invitation à dîner refusée. Au fur et à mesure, Özgür avait été contrainte à prendre des mesures, à augmenter ses privations. Il n'était plus question qu'elle s'achète des vêtements, qu'elle aille chez le coiffeur, chez le dentiste, ni au restaurant. Elle allait au marché du quartier et négociait les prix, un peu gênée, elle lisait le journal une fois par semaine et assistait uniquement à des concerts ou spectacles gratuits. Contrairement aux histoires d'immigrés du Nouveau Monde, son parcours avait commencé dans un quartier chic, à Copacabana ; puis à Botafago, quartier modeste peuplé par la classe moyenne, où il y avait de nombreuses églises, hôpitaux et supermarchés ; elle s'était peu à peu éloignée des plages en se dirigeant le long des baies de Flamengo vers l'intérieur de la ville. De la Rio à la peau blanche, touristique, climatisée et toujours en tête d'affiche, elle avait rejoint la vraie Rio, celle qui était métisse, inconnue, infernale... De la Rio qui accumulait ses richesses avec un appétit insatiable, à l'autre qui ne se rendait même pas compte qu'elle perdait toujours...

Les oiseaux de bois

Le livre est un recueil de cinq nouvelles. *Les oiseaux de bois, Une visite surgie du passé, Le captif, Journal d'une folle, Le visiteur matinal.* Des nouvelles d'abord parues séparément en Turquie, de 1996 à 2006. Leur traduction par Jean Descat a été éditée en 2009, par les éditions *Actes Sud*.

Les oiseaux de bois, deux fragments

Franchis la grande porte vitrée. Vite, tourne le dos au panneau gris, sévère et rébarbatif qui porte l'inscription Hôpital de T. Service des Maladies pulmonaires et file sans demander ton reste. Marche jusqu'à la limite de l'ombre de l'immense bâtisse et arrête-toi à la frontière du royaume du soleil ; puis, en retenant ton souffle, lentement, fais un pas en avant, le pas qui te fera sortir de l'ombre. Que le pâle soleil du nord réchauffe un peu ton dos, et persuade-toi qu'il va chasser de ton esprit et effacer tous les souvenirs du passé. Laisse le soleil se jouer dans tes cheveux, qu'il fasse jaillir en cascade les couleurs de la forêt, qu'il efface les contours du monde et transforme le réel en pure clarté.



Filiz avait toujours vécu dans de grandes villes ; elle ne connaissait pas la forêt. Certes, elle avait passé huit mois dans ce sanatorium de la Forêt-Noire, mais la forêt y était inaccessible, abstraite et mystérieuse. La nuit, l'obscurité qui s'abattait comme un oiseau devant la fenêtre, des bruissements qui se mêlaient aux cauchemars et un gardien sourd-muet qui vous empêchait de sortir, de retourner vers la vie réelle, quelle qu'elle fût. Mais maintenant elle était au cœur de la forêt, elle la voyait vraiment pour la première fois. C'était autre chose qu'une découverte : c'était comme si deux êtres ignorant tout l'un de l'autre se trouvaient soudain face à face. Dieu sait pourquoi, Filiz en fut bouleversée. Elle était affrontée à un esprit simple, primitif, aussi vaste que l'océan. Il la tirait de la coque de noix poussiéreuse qui était son univers, pour lui faire entendre le son d'une toute autre existence. C'était la pulsation sauvage, rythmique et violemment colorée de la forêt baignée d'ombres bizarres, pleine de sursauts et de frémissements ; un air humide et palpitant cachait ses mystères ainsi qu'un voile de mousseline. Des arbres, des arbres, des arbres... Vieux, vénérables, majestueux, hauts, innombrables, impérieux, des arbres... A voir en ces lieux tant de miracles et tant de forfaits, ils avaient pris une expression de gravité. Ils étaient plus vieux que le temps lui-même... Poussant leurs racines au plus profond du sol, ils cheminaient vers le ciel, rien que vers le ciel, sans dévier à droite ou à gauche, sans songer à se libérer.

Le captif

Résumé : Face à la prison, une femme attend le jour. Elle relit les lettres censurées de celui qu'elle aime, tente de se croire différente depuis qu'elle est enceinte.

« Au demeurant, chaque matin, à son réveil, elle pensait au bébé qu'elle avait dans le ventre, en se disant qu'à ce moment-là, il était lui aussi en train de penser à elle... Parfois elle se contentait d'une simple image : c'était par exemple une jeune étudiante riant de toutes ses dents, les cheveux au vent, preuve vivante que la vie résiste à tout, qu'elle est invincible. Ou bien elle évoquait cette minuscule créature aux mains déjà formées, cette tache en forme d'être humain que décelaient les ultrasons. Le plus souvent, c'était comme un miroir magique embué qui lui renvoyait, projetée hors du temps, une image intemporelle de sa propre jeunesse perdue depuis longtemps... Un petit être à la pensée encore balbutiante scrutait le monde autour de lui et y cherchait non pas l'inconnu, mais des images familières... C'était comme si, jusqu'alors, elle n'avait pas eu d'avenir, comme si, dans sa jeunesse, son seul bien avait été cette jeunesse inutile. Pour la première fois l'avenir prenait forme, grandissait, se logeait dans de la chair et des os... Cette créature tiède, bien vivante, qui bougeait, était faite à la fois de son sang et de ses rêves à demi brisés. C'était une attente bien définie. Un vrai miracle. « Je suis une femme qui attend un enfant », disait-elle à tout venant et hors de propos... Comme si elle n'y croyait pas elle-même. »

« Secoue un peu la poupée, époussette-la et mets-la devant le miroir. Débarrasse ses yeux de ces traces de larmes, mets-lui son masque de jour, rend-la séduisante. Aie soin de cacher sa pâleur sous plusieurs couches de rimmel et de fard, si tu veux pouvoir l'insinuer dans le monde des humains. »

« C'est alors qu'apparaissait la Femme. La Déese des marais. Elle se dressait parmi les morts et progressait dans la boue à la force des mains. Enfoncée dans la fange jusqu'aux hanches, elle plongeait ses racines au plus profond de la mémoire du monde. Des mousses, des feuilles mortes, des limaces s'accrochaient à ses cheveux, les bêtes des marais lui avaient dévoré les yeux. Elle cachait l'homme sous sa jupe, dans la boue chaude, molle et gluante. Quand l'obscurité s'épaississait, les chasseurs et les chiens s'en allaient. Quand apparaissaient les terrifiantes lueurs vertes, que des milliers d'yeux venimeux prenaient la place des étoiles, que des myriades de chemins surgissaient pour disparaître aussitôt et que

l'on n'entendait plus que les râles du vent, personne n'osait plus s'aventurer dans le marécage. A part la Femme... Elle appartenait à ces lieux. Ce vent, ce silence, ce vent terrifiant étaient son univers. La nuit du marécage dans laquelle morts et vivants s'interpellaient, et où le noir du sol se confondait avec celui des hommes. Elle cachait dans son sein les égarés, ceux qui s'étaient perdus, les vaincus... A la pâle lumière de la lune, sans un mot, en se déchirant, elle donnait à nouveau naissance à l'homme. Mais c'est un monstre qu'elle mettait au monde, il avait les bras à la place des jambes et les jambes à la place des bras. Il s'ébrouait et reprenait sa fuite, en s'efforçant de courir, clopin-clopant, sur ses bras chétifs. En tombant et se relevant, en trébuchant et en rampant... La Femme lui tendait une échelle tressée dans ses propres cheveux. « Sauve-toi par ici », disait-elle, en montrant le chemin ouvert dans les eaux noires par ses lourdes larmes limoneuses... »